

proverbial et son indomptable énergie. C'était en l'année 1860. Victor Emmanuel, épris soudainement d'un fol amour pour les combats et désirant étendre les frontières du Piémont, avait usurpé Parme, Modène et Florence. Rome enfin, Rome courverte par la majesté du pontificat souverain ; Rome que les puissances belligérantes ont proclamée neutre et inviolable ; Rome voit le Piémont peser son pied lourd et hypocrite sur ces provinces que Charlemagne lui a données, et que la république de 1848 lui a restituées. En vain la voix auguste du Vicaire de Jésus-Christ s'élève pour dénoncer au monde la violence et la perfidie, pour en appeler à la conscience des peuples et à l'honneur, que dis-je, au plus vulgaire bon sens des rois. Non ! Les troupes françaises campent encore dans la Lombardie, qu'elles ont livrée avec une si chevaleresque insouciance à l'avidité piémontaise ; et en face de leur intervention vivante, le Piémont osera réclamer le prétendu principe de non-intervention ! Nul n'interviendra donc pour la justice, pour la liberté, pour l'ordre !

Si ! dit M. Henry de Rianey, un homme interviendra, dégageant la responsabilité de tout ce qui porte un cœur droit ; un homme d'épée, afin que l'épée elle-même se rachète de son inaction : un homme de génie, afin que tout ce qui est du ressort humain soit mis au service de la bonne cause ; un Français, afin que la vieille gloire de la France se reconnaisse dans cet élan suprême, qui va au secours de la faiblesse sacrée et de la loyauté sainte. Cet homme, c'est Lamoricière.

Un autre soldat qui avait gagné ses éperons sur la terre d'Afrique, continue M. de Rianey, et que le maréchal Bugeaud avait décoré de sa main, presque un Français, passé des camps dans la milice sacerdotale, Mgr. de Mérode, songeait à organiser au Saint-Siège une dernière défense. Constituer à la papauté une force capable de maintenir, et peut être de rétablir l'autorité pontificale dans toute l'étendue de son patrimoine ; lui assurer une garde qui, avec la neutralité désirée et nécessaire, suffit à conserver l'ordre et à faire exécuter les lois ; permettre au souverain de Rome de figurer dans la confédération, libre de toute protection apparante et de tout appui étranger : c'était une belle et une grande pensée.

Pour la réaliser, il fallait un chef revêtu du double prestige de la renommée et de la foi. Lamoricière était ce chef. Mgr. de Mérode n'hésite pas : il arrive, confère quatre heures avec le héros d'Oran. Presque décidé, mais encore hésitant, le général recourt aux pieux et sages avis de Mme. de Lamoricière : « Le Pape vous appelle, faites votre devoir, répond-elle. » Le lendemain matin, le général partait dans le plus grand secret.

On apprit de Tricste qu'il se dirigeait sur Rome. Il arrive : le monde catholique salue son dévouement, et Pie IX le bénit en le pressant dans ses bras paternels.

Aussitôt il se met à l'œuvre ; en quelque mois, en quelques jours, il a tout créé, tout développé. Il a visité les arsenaux, où gisaient presque oubliés des débris de matériel ; il a mis sur pied un corps de génie, des guides. Il a fait sortir de terre son bataillon de Zouaves pontificaux, ce bataillon immortel ! Ces enfants, arrivés de toutes les coins de la France et de la Belgique, sortis à peine du collège, s'arrachant aux bras d'une mère, aux douceurs de la vie, aux jouissances du luxe, les voilà armés, enrégimentés, encadrés, manœuvrant déjà comme de vieux soldats ; les voilà, selon la magnifique parole de la petite fille de St. Louis, de S. A. R. Madame la duchesse de Parme, prêts à « mourir pour un saint sous la conduite d'un héros. »

A Ancône, les fortifications se relèvent, l'administration se

rétablit, ferme, vigilante, libérale... Quelques mois d'une telle autorité, et les provinces voisines demandaient à rentrer sous le pouvoir paternel à la fois et réformateur du Saint Père, représenté par le héros d'Oran.

Le Piémont le savait bien. La France applaudissait, l'Europe était attentive, et si elle n'osait être coopératrice, elle était favorable.

Que la violence fût introduite, que le droit sacré des neutres et le droit plus sacré des faibles fût respecté, et c'en était fait des ardentés cupidités de Turrin. La confédération italienne devenait possible ; les princes légitimes rentraient, appelés par leurs peuples affranchis. Lamoricière accomplissait le rêve de Villafranca.

Oui, mais plus d'unité révolutionnaire, plus de tyrannie piémontaise, plus de satisfaction aux adeptes de Mazzini et aux complices d'Orsini !

Le Piémont comprit qu'il fallait oser, et faire vite. Oser ? en face de la France ? La France ne le pouvait permettre. Faire vite ? c'était un guet-apens ! Personne n'y pouvait, personne n'y voulait croire.

Le gouvernement romain, bien habitué aux scélératesses de Turin, se croyait rassuré pourtant par le langage de la France. Lamoricière, ce cœur loyal répugnait à admettre tant d'infamie ; mais il était sur ses gardes, et tout a prouvé qu'il avait demandé et reçu les plus formelles assurances.

Et cependant une note menaçante et injurieuse part de Turin ; on veut que le Pape licencie ses « mercenaires » ! Et avant que la réponse, que dis-je ? avant que le refus d'écouter, seule digne protestation, ait pu être prononcé par Rome, les Marches sont envahies. Un Cialdini annonce qu'il s'avance contre les « bandits » qui dévastent les provinces romaines. [Quarante mille hommes, l'artillerie de Palestro, les bersagliers de San Martino, tout l'effort de la Sardaigne est accumulé et tombe comme un orage sur le domaine neutre et sacré de l'Eglise.

La France avait dit et une dépêche du consul d'Ancône avait répété à Lamoricière, que la France « s'opposerait » à l'entrée des Piémontais. Le retrait de l'ambassadeur à Turin fut la seule opposition que rencontra l'invasion.

Quelques mois encore, et Lamoricière, d'accord avec le roi de Naples, pouvait lutter et devait vaincre. Ainsi trompé, ainsi abandonné il ne lui restait qu'à succomber avec gloire.

Il enlève sa petite armée. Ils partent, ces héros de vingt ans ; rien n'égale leur enthousiasme, leur élan, leur fermeté, leur sang-froid. Ils courent, ils volent — à la mort — à la gloire ! comme des martyrs.

Lamoricière veut les concentrer dans Ancône, et y vendre chèrement son honneur. Au besoin, il faudra faire une trouée dans les épais bataillons du Piémont. En avant ! l'ennemi est là, sur les collines de Lorette, au pied du sanctuaire béni de la Reine des Cieux, en vue de la sainte maison de Nazareth. L'armée du droit, de la justice, de la foi s'agenouille, reçoit son Dieu, s'élance et meurt ! En quelques instants, elle était « non pas vaincue, mais assassinée. » Pimodan et ses jeunes compagnons, nouvelle légion thébénne, passait de la terre aux cieux.

Le général en chef, après avoir lutté jusqu'à la dernière extrémité, va s'enfermer dans Ancône.

Castelfidardo avait été une de ces arènes où la beauté du sacrifice exalte les victimes, où la honte est pour les vainqueurs et la gloire pour la défaite. Jamais le talent, les habiles dispositions,